

dôme de terre cuite, la tajine est terriblement appétissante. Je lui fais honneur, et ne suis pas rebutée par l'usage de mes mains en guise de couverts. Je serai plus raisonnable devant les pâtisseries, dégoulinantes de miel, regorgeant d'amandes grillées. Pas de modération, en revanche, pour les fruits. Depuis les figues à la peau craquelée, jusqu'aux petites bananes vertes, si fermes, si goûteuses. Le bassin d'argent que l'on nous présente à la fin du repas, où des pétales de roses flottent à la surface de l'eau qu'elles embaument, n'est pas de trop pour une toilette sérieuse de nos mains, après ces agapes. Philippe me regarde. Tout attendri de me voir si joyeuse, si décontractée.

Je suis complètement désorientée. Après le repas, nous regagnons notre chambre. Je me dirige vers la salle de bains. Me préparer pour la nuit et revêtir la charmante petite nuisette de soie bleue que j'ai spécialement achetée pour la circonstance.

Mais Philippe me prend par la main. Il me conduit auprès de la fontaine. Se place derrière moi, tournée vers le jardin, et au-delà, vers la barrière montagnaise lointaine, surlignée de blanc. Il commence à me caresser, sur la nuque, sur les épaules. Ses mains doivent percevoir une certaine crispation, involontaire mais bien réelle, car il me demande ce qui me préoccupe, pourquoi mon corps est tendu. C'est vrai, je suis en proie à deux sentiments antagonistes. Je désire de tout mon cœur être sienne, me donner à lui. En même temps j'ai terriblement peur de ce qui va se passer. De ce moment irréversible où je saurai s'il est celui que j'espère. L'homme qui va répondre enfin à mes attentes.

— Oublie-moi, me dit-il. Concentre-toi uniquement sur tes sensations. Laisse-toi emporter.

Comment résister à pareille invitation ! Sous le massage subtil de ses mains, mon corps s'apaise peu à peu. J'ai

fermé les yeux. Je respire le parfum des fleurs qui exhalent leurs derniers arômes avant la nuit. Je sens que je me détends... Je me laisse aller.

Maintenant c'est le frôlement de ses lèvres, de sa langue. Des petits baisers pointus, de douces morsures qui font courir des frissons sur ma peau. Il s'aventure dans le creux de mon oreille, poursuit son exploration vers mon cou, le haut de mes seins. J'ai perdu la notion du temps, de l'espace. Je flotte dans l'irréel...

Comme il l'a fait dans l'avion, il me parle, m'explique, commente ce qu'il me prodigue ou qu'il va entreprendre. Il me dit l'importance magique de cette première découverte de mon corps. Ce que représente pour lui cet effeuillage inédit, la révélation de ma nudité.

J'écoute davantage la musique de ses paroles que je ne m'imprègne de leur sens.

Il m'a doucement guidée pour lui faire face. En ouvrant les yeux je vois son visage au regard illuminé, extasié devant ce que je lui dévoile. Il me fait penser à un esthète fasciné par une œuvre d'art, emporté par sa contemplation.

Il défait ma jupe, la fait glisser lentement le long de mes hanches, de mes cuisses, de mes jambes, en un frôlement extrêmement sensuel. Je suis à demi nue devant lui. Ses yeux me parcourent d'un regard doux comme une caresse.

Je n'ai jamais été dévêtue de cette façon. Je suis habituée à des préparatifs solitaires, dans la salle de bains, d'où je ressors en chemise de nuit ou en pyjama. Même avec François, j'ai connu ce discret prélude à l'amour. Je l'avais rejoint, revêtue d'une légère nuisette, dans la chambre où il m'attendait couché tout nu sur le lit.

Philippe est agenouillé devant moi. Il promène le bout de ses doigts sur mon ventre, mes fesses encore voilés par mon slip, se glisse entre mes cuisses, frôle mon pubis, longe mon sexe, remontant jusqu'à ma taille. En se relevant il me dit :

— Je vais ôter ton soutien-gorge, découvrir tes seins. Un instant exceptionnel, unique... Comme celui où j'enlèverai ta culotte, tout à l'heure.

Il insiste beaucoup sur le côté magique, pour lui, de cette première découverte. Je prends soudain conscience que nous ne revivrons plus jamais de tels moments.

Je l'avais vaguement éprouvé lorsque Charles m'a possédée pour la première fois. Mais alors, apeurée par l'inconnu, inquiète, subissant les maladresses psychologiques et physiques qu'il m'imposait, j'étais bien loin d'en goûter la saveur.

Ces pensées ne m'empêchent pas de jouir des attentions suaves que Philippe prodigue à mes seins. Il en joue comme s'ils étaient de petits animaux familiers. Il leur parle, les agace. Mordille leurs pointes, tendues à m'en faire délicieusement mal. Les griffe de ses ongles, les masse de la paume de ses mains qui les presse puis les écarte. Passant à nouveau derrière moi, il les enveloppe, les recueille tels deux fruits dans une corbeille, les enveloppe de gestes amples et tournants.

Ma respiration est plus rapide. Mon cœur bat très fort dans ma poitrine. J'ai vaguement conscience de pousser de petits cris. « Des cris de souris », me dira-t-il plus tard. Des onomatopées inarticulées s'échappent de mes lèvres. Mon Dieu que je suis bien !

J'ai fermé les yeux. Les bruits du dehors ne me parviennent plus. Je n'écoute que sa respiration un peu haletante, dans mon dos, et le son de sa voix au timbre plus grave, un peu rauque.

Il me parle de ma culotte. De la signification hautement érotique de ce bout de tissu. De sa fonction dans les jeux amoureux. Pour lui, pour cette première fois, elle représente une sorte de virginité. Puis il la compare à un temple. Je ne le suis pas bien dans ses explications. Trop attentive aux sensations qu'il déchaîne en moi, lorsqu'il la fait glisser avec une lenteur presque exaspérante. Dénu-

dant mes fesses. S'y attardant tandis qu'elle barre le haut de mes cuisses. Puis reprenant l'interminable progression vers le bas.

Tous mes sens sont tendus à l'extrême. Je suis affolée de désir, hors de moi. Pourtant je ne bouge pas. Je dois lui paraître passive, sous ses caresses. En vérité, je ne sais pas quoi faire. Je laisse sa langue devenir indiscreète, investir mes fesses, le pli qui les souligne, le sillon qui ouvre sur mon intimité la plus secrète. Je m'offre totalement, sans pudeur ni retenue. J'ai à peine conscience de me trouver toute nue face à la nuit, dans cette cour ouverte où l'on pourrait nous surprendre. Je ne me reconnais plus. Moi qui ne me promène jamais sans porter au moins un chaste peignoir, même lorsque je suis seule au château... Décidément cette nuit n'est pas comme les autres.

Se reculant de quelques pas Philippe m'abandonne. Dans mon dos j'entends des froissements, du tissu qui tombe à terre et vient rejoindre mes vêtements épars sur le dallage. Lorsqu'il se rapproche à nouveau de moi, je découvre le contact de son corps nu. La tiédeur de sa peau, le léger frôlement de la toison qui doit recouvrir sa poitrine. Son sexe durci et dressé se cogne à mes cuisses, impatient de se faire ouvrir les portes de mon intimité.

Il me prend dans ses bras. Me soulève avec une souplesse, une aisance qui me feraient croire que je suis légère comme une plume. Me porte dans la chambre, pour me déposer délicatement sur le lit. Penché au-dessus de moi, il entreprend d'explorer mes senteurs, prétend dresser une géographie de mes odeurs corporelles.

Cet intermède badin me permet de récupérer un peu mes esprits. Avec une certaine lucidité retrouvée, ce sont aussi les craintes qui reviennent. Je n'ai plus fait l'amour depuis au moins quatre ans. J'ai vécu dans une quiétude sexuelle proche de l'engourdissement. Brusquement je reprends conscience de mon corps, de ses exigences, de ses frustrations. Comment va-t-il réagir ? Va-t-il fonction-

ner correctement ? Est-ce que rien ne s'oublie des gestes et des attitudes ?

Surtout, Philippe va-t-il me faire connaître le *grand frisson* ? Il me semble que c'est ma dernière chance, que je joue mon ultime carte. C'est ce qui m'angoisse. Me bloque. Heureusement Philippe le soupçonne confusément. La magie de ses paroles apaisantes opère. Je lui confie en partie mes appréhensions, lui avoue mon peu d'expérience, mes échecs précédents. Il devine tout ce que j'attends de lui, tout ce que j'investis de mon esprit et de ma chair dans l'aspect sexuel de notre relation. Loin de jouer un rôle de mentor, ce qui me condamnerait à subir, il m'entraîne à participer, à construire avec lui notre réussite commune.

Totalement rassurée, je m'abandonne enfin, je me livre toutes défenses abolies. En état de relâchement total je me laisse emporter dans un festival de caresses manuelles et buccales, de frôlements, d'agaceries, de mignardises prodiguées par ses doigts, ses ongles parfois, ses lèvres, ses dents, aiguës comme de petits poignards qui me transperceraient délicieusement.

Bientôt le tourbillon devient maelström. Je suis submergée par des sensations crépitantes, de plus en plus tempétueuses, qui finissent par éclater dans un embrasement torride et ravageur.

J'émerge lentement de la tempête... Presque surprise de découvrir Philippe à mes côtés qui me regarde avec une infinie tendresse. Est-ce que j'ai eu un orgasme ? Mon premier orgasme ? Je ne vais quand même pas le lui demander ! Que penserait-il de moi ! Tant pis... Je me lance. Le questionne. Pas du tout surpris de ma demande, il me répond gentiment, m'explique, me révèle les subtils mystères de mon corps.

Ainsi je ne m'étais pas trompée. C'est lui qui a fait de moi une amante accomplie. Quelle merveille ! Soudain je m'inquiète :

— Tu m'as merveilleusement fait jouir, Philippe. Mais toi ? J'ai peur de m'être comportée en affreuse égoïste !

Il me rassure. Me fait comprendre que nous allons connaître bientôt, en son temps, l'intime fusion, l'échange absolu.

Je le laisse reprendre possession de moi, attentive à ses gestes, soucieuse de l'accompagner dans ses intentions, essayant même de les deviner, de les prévenir. Il apprécie beaucoup cette participation ardente, et entreprend de me posséder totalement. Son sexe frôle mon clitoris, en joue un instant. Puis reprend sa progression, plus bas, plus profondément. Se glisse en moi, petit animal chaud, doux et obstiné. Je pense au museau d'une belette, pointu, frétil-lant, déterminé à faire son chemin, à m'investir toute entière. Lorsqu'il s'est complètement introduit en moi, il cesse tout mouvement. J'ai le temps de prendre conscience du don qu'il vient de me faire, de me sentir comblée par lui, emplie, saturée par sa présence. Insensiblement j'entreprends des mouvements lents, qui s'enflent en déferlant, irrésistible marée montante. Il y répond merveilleusement, s'accorde à mon rythme. Nous explosons bientôt dans une béatitude qui me semble sans fin et sans limites...

Philippe me réveille au milieu de la nuit. Il s'est faufilé en moi pendant mon sommeil. Ce sont ses mouvements au rythme brisé, tantôt lents et amples, tantôt rapides et violents, qui me ramènent à la vie. Je n'en peux plus ! Je voudrais qu'il me fasse jouir. Maintenant... Immédiatement... Mais il reporte sans cesse le moment où je vais fuser en une gerbe de volupté. Il amène mon excitation à un paroxysme tel, qu'au moment où il me délivre en m'offrant l'acmé de la jouissance, je suis à bout de nerfs. Mon ravissement est si intense que j'ai l'impression d'éclater en une multitude de fragments blancs et roses qui s'éparpillent dans le bleu d'un ciel serein.

J'ai vaguement conscience d'avoir crié, de m'être tordue sur le lit, le corps secoué de spasmes d'une violence